

Le Mur est tombé il y a quatre mois, c'est jour d'élections en RDA. Les pages du quotidien se tournent, elles se tournent sans elle. Les Roumains ont renversé leur tyran, Nelson Mandela est libre, c'est un nouveau départ. Chemisier blanc, boutonné jusqu'au col, double collier de perles, elle relève la tête, fard à joues, fard à paupières, anticernes, elle est là et elle n'est pas là.

Le serveur rejoint sa cliente du samedi matin. Il est du genre obstiné, il sait l'humour dissimulé sous ces allures altières, il cherche à entrer en communication. Elle dirige son regard vers lui, elle le scrute, comme on scruterait l'horizon.

Temps en partie ensoleillé dans la matinée, passages nuageux parfois denses dès midi, quelques gouttes pas exclues dans l'après-midi, dégradation dans la nuit.

De l'autre côté de la vitre du café Le Gros Minet, le soleil rend les passants lumineux. Dans trois jours, c'est le printemps, dit encore le serveur. Le sourire un brin crispé. Son hiver à elle n'en finit plus.

HORIZONTALEMENT 1. « Minimiser » en neuf lettres, « sans qu'on puisse l'éviter » en dix lettres. 4. « Îlot privilégié » en cinq lettres 9. « Qui causent beaucoup de peine » en six lettres.

VERTICALEMENT 1. « Qui surprend et trouble profondément » en six lettres, « triste et découragé » en treize lettres. 6. « Devenues des vieilleries » en cinq lettres.

Elle jette un œil distrait sur les pages culturelles. *Crimes et délits* reste à l'affiche. Elle a adoré le dernier Woody Allen, elle aimerait pouvoir le lui dire. Quel chemin parcouru depuis *Quoi de neuf, Pussycat!*

Elle se souvient très précisément. Pour le rencontrer, le producteur s'était rendu au Bitter End, un club de Greenwich Village. Il voulait mettre du punch à son casting. Il lui avait offert 30 000 dollars. Woody en voulait 40 000. C'était son premier rôle, son premier scénario. C'était il y a vingt-cinq ans.

Au générique de *Quoi de neuf, Pussycat*, son nom s'affichait en plus gros caractères que celui de Woody Allen. Elle partageait la vedette avec Peter Sellers, Peter O'Toole et Romy Schneider. Françoise Hardy faisait aussi une brève apparition.

Le producteur avait consenti aux volontés de la Fox, il avait cédé au puritanisme ambiant et coupé une séquence tournée sur une terrasse parisienne. Woody y jouait un grand timide, elle était une bourgeoise nymphomane, elle devait s'asseoir sur ses genoux et crier : Au viol !

Le producteur, c'était Charles Feldman – Charly, son compagnon. Ils vivaient ensemble à Beverly Hills. Il était l'un des agents les plus en vue de Hollywood. C'est lui qui avait imposé son nom à la distribution. Elle l'avait su bien plus tard. À la fin du tournage, Charly lui avait confié : Tu n'es jamais aussi bonne actrice que lorsque tu te moques de ton personnage de femme du monde.

CINÉMA LAUSANNE

ABC : Ripoux contre ripoux de Claude Zidi

ATHÉNÉE : Nikita de Luc Besson

BOURG : Le Temps des Gitans d'Emir Kusturica

CITY CLUB : Trop belle pour toi de Bertrand Blier

GEORGES V : Crimes et délits de Woody Allen

PALACE : Né un 4 juillet d'Oliver Stone

ROMANDIE : Le Cercle des poètes disparus de Peter Weir

Charly lui prédisait la fin imminente des salles obscures, il redoutait les contrecoups de la télévision.

SAMEDI 17 MARS 1990

Sébastien c'est fou, par Patrick Sébastien, sur TF1

Champs-Élysées, par Michel Drucker, sur Antenne 2

Trois pièces d'un franc pour le macchiato et une œillade discrète pour le serveur. Elle traverse l'avenue de Cour et pousse la porte de la boucherie. Bonjour Madame Capucine, comment va la santé? Très bien, merci. Ses traits tirés disent le contraire. Elle attend son tour, elle hésite un instant, elle repart sans rien acheter. Le vendeur a les yeux d'un père inquiet.

Elle renonce au chemin de Primerose, lui préférant la route buissonnière, une lignée de dalles découpant la pelouse d'un jardin public, un petit paradis au pied de son immeuble. Elle marche lentement, à l'ombre de vieux pins couverts de lierre. Il y a une forêt de bambous, et déjà les premières primevères. Elle s'arrête un instant, lève les yeux au ciel.

Elle atteint le porche d'entrée. La concierge récurve le sol, elle ne relève pas la tête. Elle appelle l'ascenseur, elle fouille dans son sac à main. Les deux portes s'ouvrent, elle ne trouve pas ses clés. La concierge se redresse, la

rejoint, introduit son passe et s'en va. Merci, Madame Demierre. Les portes se referment. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, les portes se rouvrent, elle est chez elle.

Il est bientôt midi et elle a l'appétit d'un petit oiseau qui préfère nourrir ses chats. Aujourd'hui, c'est double ration pour Abyssinien, Burmese et Perceval.

Sur sa table à bridge, une lettre et un vieux sermon en anglais qu'elle a recopié avec soin. Elle les met en évidence, prend place sur le canapé, enlève ses escarpins, rapproche le cendrier, fixe une *Maryloung* sur son porte-cigarettes. Elle fume, elle ne fait rien d'autre que fumer. Enfin, elle soulève le couvercle de son tourne-disque.

*On est bien peu de chose
Et mon amie la rose
Me l'a dit ce matin.
À l'aurore, je suis née,
Baptisée de rosée.
Je me suis épanouie,
Heureuse et amoureuse,
Aux rayons du soleil.
Me suis fermée la nuit,
Me suis réveillée vieille...*

La voix de Françoise Hardy ne la reconforte pas. Elle tient maintenant dans la main un morceau de papier où figurent un numéro de téléphone et un message de son amie Audrey, « si tu y songes à nouveau, promets-moi de m'appeler avant ! ».

*Vois, le dieu qui m'a faite
Me fait courber la tête
Et je sens que je tombe.
Mon cœur est presque nu.
J'ai le pied dans la tombe.
Déjà, je ne suis plus.*

Elle attrape le combiné, compose le numéro, repose le combiné et sort sur la terrasse. De toute manière, Audrey est à New York. Qu'elle est sinistre, cette terrasse, sans ses pétunias.

Il y a le lac, immense, comme un miroir, en face, la France.

Il y a le ronronnement terne des voitures. Les enfants vont à l'école, les vieux restent à l'intérieur. Il y a aussi ceux qui travaillent dans l'immeuble voisin, à la Vaudoise Assurance. Ils ont d'autres chats à fouetter, d'autres choses à faire que se soucier d'une vieille folle qui les regarde travailler depuis sa terrasse.

Au pied de l'immeuble, c'est Elle, elle la reconnaît, depuis le temps, elle rentre et se sert un verre de bourbon, elle qui ne boit jamais. Elle se met en condition. C'est peut-être le rôle de sa vie. Des voix lui promettent qu'elle sera immortelle. Mais elle tremble, elle revoit la foule en bas, les flashes, elle entend les cris. Capucine ! Capucine ! Capucine ! Il y a des visages connus, de Saurmur, de Paris, de Londres, de Rome, de Hollywood, très peu sont d'ici. La foule s'impatiente. Elle fait sa diva, elle tarde devant le miroir, l'assistant s'arrache les cheveux. Soudain la revoilà. Le technicien lumière la transcende. Il n'y aura pas de doublure. Silence, on tourne !

La mort n'est rien. Je suis simplement passée dans la pièce à côté. Ce que nous étions les uns pour les autres, nous le sommes

*toujours. Continuez à rive de ce qui nous faisait rive ensemble.
Jouez, souriez, pensez à moi...*

La bise emporte le vieux sermon, il flotte en apesanteur. Elle l'a décidé, son choix est arrêté, elle ne verra pas la fin du film, elle ne s'endormira pas sur le canapé, elle ira jusqu'au bout, elle filera comme une étoile, fatiguée de voler à contrevent, elle fera la comète, trois ou quatre secondes seulement, elle pense aux mouchoirs qui passeront de main en main quand défilera le générique, à leurs yeux humides quand lentement reviendra la lumière.